

« piété se rendre plus capable de travailler un jour dans l'église.
 « Enfin, Monseigneur, j'ai tâché de mettre sa fermeté à l'épreuve, et en lui représentant ce que j'ai eu le plus capable de l'ébranler, mais après ces épreuves son inclination se trouvant toujours également forte, et ses inclinations paraissant désintéressées, je me suis vu hors d'état de passer outre.

« P. S.—J'ai cru, Monseigneur, devoir ajouter ici un mot sur le silence que nous avons gardé en cette affaire, que j'ai appris depuis ma lettre écrite vous avoir fait quelque peine.
 « Vous jugerez de sa vocation mieux que je ne pourrais faire. Son inclination forte et permanente, la fermeté de sa résolution, la pureté de ses intentions et de ses vues est ce qui m'a paru bien considérable pour y faire attention. Et c'est ce que j'ai cru devoir exposer ici pour vous rendre compte avec toute l'exactitude qui m'est possible de notre conduite en cette affaire, qui nous donnerait un sujet de mortification considérable si elle vous laissait le moindre soupçon que nous eussions voulu manquer au respect que nous vous devons. »

C'est cette lettre qui a trompé le cardinal Bausset ; il a pensé, comme nous l'avons vu plus haut, qu'il y était question de François Armand. Mais il n'a pas remarqué qu'elle est datée du 19 février 1667 ; qu'à cette époque François Armand n'avait pas encore 16 ans, et qu'il fréquentait bien probablement encore le collège de la Plessis où le cardinal nous le montre prêchant, comme Bossuet, à l'âge de quinze ans.

Quoiqu'il en soit, l'abbé François de Fénelon fut aussi inébranlable auprès de son oncle qu'auprès de M. Tison. Dès le commencement du printemps, il s'embarqua avec un condisciple et ami, M. Trouvé, et débarqua avec lui à Québec le 21 juin 1667. Il est probable qu'ils se rendirent au séminaire de Montréal pour se préparer aux ordres sacrés, car ils reçurent la prêtrise l'année suivante, M. Trouvé le 10 juin, M. de Fénelon, le lendemain (1).

III.

A cette époque le champ des missionnaires s'agrandissait de tous côtés. Au fond du Lac Supérieur, où il s'était rendu en 1665, le Père Allouez rencontrait une vingtaine de nations, la plupart nouvelles, qui lui apportaient leurs mœurs et leurs langues différentes, depuis les Illinois doux et hospitaliers, jusqu'aux Sioux farouches, qui préféraient encore l'aie au fusil, et vivaient sous des tentes de peaux, jusqu'à des peuplades du Nord qui mangeaient leurs ennemis et luttait contre les ours. Ils lui annonçaient d'autres nations plus nombreuses qui habitaient au delà des chaînes courbées qu'arrose le Mississipi, vers la ceinture des Montagnes Rocheuses, aux glaces de la Baie d'Hudson, c'était à ne pas y croire ; c'était la vague de l'océan continuellement poussée et remplacée par une autre vague. « Ce sont de nouvelles missions, s'écrie le P. Le Mercier, qui s'ouvrent de tous cotés, à l'Orient, à l'Occident, au Septentrion, au Midy.—Nous levons les mains au Ciel afin qu'il nous envoie du secours de ces grands cœurs dignes de vivre dans les travaux et d'y mourir même, au milieu des flammes et des brasiers des Iroquois. » (2)

Un appel aussi pressant fait au zèle des missionnaires fut entendu des MM. du Séminaire de Montréal dont le nombre commençait à s'accroître, et MM. de Fénelon et Trouvé se tinrent prêts à partir à la première occasion favorable qui se présenterait. M. Faillon (3) nous apprend que Mgr. de Laval « cédant au désir du roi permit aux prêtres de St. Sulpice de porter l'Évangile aux Sauvages, ministère qu'il avait réservé jusqu'alors aux RR. PP. Jésuites, sans doute pour qu'il y eût plus d'unité et de concert dans les missions. » La cour, en effet, paraissait s'alarmer de l'union qui régnait dans le clergé canadien. Dès 1665, l'intendant M. Talon, avait été chargé de diminuer certaines influences qu'on s'exagérait. Il y mit d'autant plus de zèle, qu'aux idées parlementaires, de tradition dans sa famille, au désir de vouloir tout diriger qu'il laissa percer au milieu des plus belles qualités, venaient se joindre des motifs personnels, son neveu, M. Perrot, ayant été désigné au gouvernement de Montréal par M. de Bretonvilliers. Mais l'évêque de Pétrée et les prêtres de St. Sulpice demeurèrent constamment étrangers à toutes ces intrigues. Le premier avait trop le sentiment de son devoir pour permettre à une pression étrangère de venir se mêler à son autorité, il l'a prouvé : les seconds, fidèles à l'esprit de leur saint fondateur de se consacrer à l'œuvre des paroisses et des séminaires, n'étaient point préparés aux missions lointaines, et ils y renoncèrent aussitôt qu'ils purent le faire convenablement.

(1) Archives de l'Archevêché de Québec, Manuscrits du Commandeur Viger.
 (2) *Rel. des JJ.*, 1667, p. 29, 6dit. de Québec.
 (3) *Vie de la Sœur Bourgeois*, p. 177.

Depuis quelques années (1), un certain nombre d'Iroquois, la plupart *Goyogouins* et *Tsonontomans* émigraient sur la rive septentrionale du lac Ontario. Pressés par la faim, ils venaient poursuivre le castor et le chevreuil dans les forêts dont ils avaient déjà massacré ou dispersé les habitants, leurs anciens ennemis. Ils y avaient formé cinq villages dont celui de Kenté est le plus connu. (2) Charlevoix désigne d'une manière générale le territoire qu'ils occupaient sous le nom de *pays des Iroquois du Nord*.

II. V.

(A continuer.)

EDUCATION.

De l'enseignement de la lecture.

(Suite.)

La lecture confine par certains points à la grammaire. Elle y touche notamment par l'orthographe, et cela est si vrai que la question tant controversée de l'ancienne et de la nouvelle épellation et des systèmes d'épellation ou de non-épellation a toujours été compliquée par la préoccupation des facilités ou des obstacles que l'un ou l'autre système offre pour la connaissance de l'orthographe.

Mais l'orthographe ne constitue pas tous les rapports qui existent entre la lecture et la grammaire. La connaissance de la nature des mots joue son rôle, et un très-grand, dans la lecture. Pour en citer un exemple entre beaucoup d'autres, comment l'enfant distinguera-t-il la manière de prononcer en lisant un nom, un adjectif ou tout autre mot terminé en *ent* où ce son nasal est sonore d'avec les verbes où ce même son est complètement muet ? Quoi qu'on en puisse dire, c'est l'intelligence seule de la phrase qui peut guider l'enfant dans ce cas. Comment encore, sans la connaissance de la signification des mots et de leur formation, l'enfant trouvera-t-il la véritable prononciation de certains mots, tels que *dessous, dessus, ressource, ressemblance*, où la première *s* ne modifie pas le son de l'*e* qui précède, tandis qu'elle le modifie dans les mots *essence, messe*, etc.

Quelques notions sur la composition des mots, sur la manière dont ils sont formés, sur leurs dérivés et sur les familles qu'ils constituent sont donc pour ainsi dire indispensables pour arriver à une prononciation exacte. Or, la prononciation est une des parties fondamentales de la lecture. Et pourtant ce n'est là qu'un accessoire de cet enseignement.

(1) Vers 1665, *Lettre* de Mgr. de Laval à M. de Fénelon, plus loin ; *Rel.* de 1668, p. 20. Voyage de M. de Courcelle au lac Ontario 1671, Documents copiés à Paris. Quant à ce dernier voyage, remarquons en passant qu'il semble avoir été rédigé par M. Dollier de Casson qui accompagnait le gouverneur.

(2) Les autres villages étaient *Gandatsetigon, Generaske, Tannaoute* et *Gannacous*. Ils sont indiqués dans les cartes du P. Charlevoix dressées par Bellin, 1744. (*Charlevoix*, t. III, p. 276,) dans celles de Vogondy, 1755, de d'Anville copiée par Jeffreys, 1760. Gandatsetigon devait se trouver dans les environs de Darlington ; Generaske, de Port Hope, quoique M. O'Callaghan (*Documents*, etc., IX, *Paris Documents* p. 112) le place à l'entrée de la rivière Trent ; mais ce dernier endroit était occupé par le village de Tannaoute. Gannacous était enclavé dans la petite baie au fond de laquelle s'élevait aujourd'hui Napanee. La véritable position de Kenté me semble encore plus incertaine ; ce village était sur la presqu'île du Prince Edouard ; mais d'après la carte du Major Holland, corrigée par le gouverneur Pownall 1776, il faudrait le placer à l'extrémité sud, vers *Little Sandy Bay*, tandis que Jeffreys, Vogondy, Charlevoix, semblent le reporter vers Brighton. Ces recherches paraîtront peut-être minutieuses à beaucoup de personnes ; mais il est difficile de résister à l'intérêt qu'on éprouve à suivre pas à pas ces peuples qui s'en allaient disparaissant du sol à mesure que nous nous étendions. On n'a pas assez remarqué que l'émigration dont nous parlons a commencé la destruction d'une confédération aussi forte, non moins redoutable en son temps ; mais plus unie que celle qui l'a remplacée plus tard sur son propre territoire. On eut pendant quelque temps les Iroquois du Nord et ceux du Sud, avec cette différence que les confédérés et les fédéraux de cette époque ne se firent point la guerre et surent toujours unir leurs forces pour repousser l'ennemi commun.